

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André LUISIER

Notre ami Jean Juillerat

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1956, tome 54, p. 133-136

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Notre ami

JEAN JUILLERAT

L'accident fatal l'a frappé dans la pleine force de ses trente-deux ans.

Les jeunes gens du Collège de l'Abbaye connaissaient peu cet « Ancien ».

Pourtant il travaillait tout à côté, au *Nouvelliste*, à l'ombre de la Basilique en quelque sorte.

Jean Juillerat était exactement le genre de gars qu'il vaut la peine de bien connaître.

Ses professeurs de Saint-Maurice¹ se souviennent de cette fine intelligence et de ce caractère entier qui se révoltait contre toute apparence d'injustice.

L'impitoyable école de la vie ne manqua pas de secouer et de blesser cet être d'élite, fier mais hypersensible.

Il crut pouvoir triompher des embûches journalières en se réfugiant le plus souvent possible dans un silence fait de profondes méditations.

Malgré cela, il n'a pu échapper à quelques mauvaises surprises, essentiellement parce qu'il eut bien de la peine à admettre que la malignité de certains est une réalité que l'on ne peut méconnaître sans graves dommages pour soi.

Jean était en effet foncièrement bon, aimant les faibles, les déshérités et les opprimés d'abord, incapable de rancune envers l'auteur d'une injustice ou d'une duperie l'atteignant personnellement, mais d'une sincérité « flagellante » à l'égard de ceux pratiquant l'iniquité au détriment de ses amis.

Citons à ce propos un passage de l'émouvant témoignage d'une personnalité valaisanne l'ayant particulièrement bien connu :

Votre plume n'écrira plus... Votre Maître vous a rappelé près de Lui. A votre vraie place. A celle que vous ont méritée votre bonté et votre souci de la justice et de la vérité. Vous étiez un non-conformiste ; mais dans votre respect de l'opinion

¹ Jean Juillerat vint de Porrentruy à Saint-Maurice en 1942 ; c'est là qu'il acheva ses études littéraires par le diplôme de maturité en 1943.

et de la dignité de votre prochain, vous adoucissiez votre style et souvent vous vous taisiez... par charité.

Nous avons aimé votre langage, mon cher (j), cette phrase riche et cinglante que vous aviez héritée de votre père, lui-même un rédacteur en chef.



Sa profession de journaliste était sa vie.

Il se donna corps et âme à sa tâche qu'il aimait infiniment. Travailler avec lui était un réel plaisir.

Nul besoin de longs discours pour s'entendre. Une simple attitude ou un seul geste suffisait.

Comme c'était facile !

Les articles signés du modeste (j.), charmaient à coup sûr par leur individualité, leur vérité parfois brutale mais jamais déparée d'humour et leur lyrisme envoûtant.

Sa plume était en passe de devenir la meilleure du canton, a dit un éminent confrère.

... de ce canton qu'il avait adopté en s'assimilant pleinement à sa mentalité et à ses diverses mœurs.

Jean Juillerat pensait et écrivait effectivement Valaisan.

Dans tout ce qui touchait à la vie quotidienne de chez nous, il était poussé par un constant désir de voir clair, par la recherche de la vérité.

C'est ce qui explique l'indéfinissable résonance de ses écrits. Chacun de ceux-ci était un morceau de lui-même, presque un état de vie, disant son grand amour pour ses semblables et surtout pour les plus malheureux.

Cela lui valut le respect, jusqu'à la sympathie, des adversaires eux-mêmes.

Les fausses mystiques ne trouvaient pas grâce devant la vivacité de son esprit essentiellement réaliste.

Malgré l'affection qu'il portait à son canton d'adoption, Jean Juillerat n'a jamais cessé d'aimer passionnément son Jura natal, et plus particulièrement la belle et noble cité de Porrentruy qu'il a chantée dans une admirable plaquette *Images de Porrentruy* dont nous reproduisons plus loin un extrait consacré à *La Porte du Collège*.

A cet amour se mêlait une vénération sans limite pour ses parents si bons, Monsieur et Madame Ernest Juillerat, directeur du journal *Le Jura*.

Jean Juillerat entretenait au plus profond de son âme généreuse une piété dont la ferveur excluait précisément toute démonstration tapageuse.

Il vouait une dévotion sans borne à la Sainte Mère du Rédempteur.

Nous n'en voulons comme preuve que cette poignante *Prière à la Vierge pour avoir une place près de la crèche* confiée au *Nouvelliste* à l'occasion de la dernière Noël :

*Cette quête de nos enfances
Il faut la reprendre ce soir
Errants des routes de souffrance
Nous voilà remués d'espoir.*

*L'orgueil de nos vaines caresses
Est dépassé de tant d'amour
Qu'à chercher de pleines tendresses
Il ne nous laisse sans retour.*

*Pauvres rois de nulle vallée
Usons nos pieds à tout chemin
Vers nos étoiles en allées
Et les promesses de demain.*

*Riches bergers de tant d'étoiles
Tant de silence et de clarté
Amèneront qu'on nous dévoile
La source de nos puretés.*

*Fais, notre Mère préservée
A nos pauvres cœurs dévastés
Qu'une place soit réservée
En cet abri de Charité.*

(j.)

Pour ceux qui savent lire entre les lignes, il y a dans ce poème merveilleux notre ami Jean Juillerat tout entier.

André LUISIER

Le dernier ou avant-dernier article qu'écrivit Jean Juillerat était consacré au « théâtre des étudiants ». Peut-être se rappelle-t-on que dans les *Echos* de décembre, les chanoines Jean-Marie Theurillat et Marcel Michelet avaient annoncé la mise à la scène, chez nous, d'une féerie orientale, *Amal et la lettre du roi*, œuvre du grand poète indien Rabindranath Tagore, et des *Plaideurs*, la célèbre farce de Racine. Les lignes de Jean Juillerat sont comme une réponse à cette promesse : elles apportent la preuve que le jeu n'a pas été inférieur à l'annonce. Témoignage précieux de l'estime et de l'amitié que Jean Juillerat portait à son Collège, et témoignage d'autant plus émouvant qu'il l'écrivit quelques heures avant le terrible accident de la route qui l'arracha si brutalement à l'amitié de tous ceux qui le connaissaient.